

de sus de cet âge. Ces chiffres sont désolants. L'effrayante mortalité des enfants au-dessous d'un an doit attirer l'attention. En présence d'une pareille hécatombe de nouveau-nés, on doit se demander si les causes qui la produisent peuvent être évitées. Quoique j'aie déjà signalé maintes et maintes fois la cause principale de la mortalité des enfants du premier âge, permettez-moi de revenir encore une fois sur ce sujet, dussent quelques-uns m'accuser de redites et de rabâchage. Le rabâchage, a dit avec raison Alphonse Karr, est le seul moyen de se faire entendre.

L'alimentation prématurée, on ne saurait trop le répéter, est la principale cause de l'excessive mortalité des enfants. Depuis longtemps les philosophes, les moralistes ont insisté sur l'importance du régime chez le nouveau-né; de leur côté tous les médecins, s'appuyant sur les données de la physiologie, répètent, que les enfants, pendant les premiers mois de leur vie, ne doivent prendre que du lait et cependant que d'infractions à cette règle, dont l'oubli ou l'ignorance cause tous les jours, un si grand nombre de victimes!

« La question de la mortalité des enfants, a dit M. Husson, est non-seulement une question d'humanité, elle est encore une question d'Etat. » Elle mérite en effet l'attention la plus sérieuse de la part de nos gouvernants. En aucun pays, croyons-nous, la mortalité n'est aussi considérable chez les enfants au-dessous d'un an. N'est-il pas du devoir du gouvernement d'en rechercher les causes et de prendre les moyens d'y remédier?

On dépense des sommes considérables pour faire venir d'Europe des immigrants dont les idées ne sont, que trop souvent, en conflit avec celles de la majorité de notre population, n'est-il pas préférable de prendre les moyens de conserver nos propres enfants et d'en faire par une bonne éducation, des citoyens utiles à la religion et à la patrie? On a créé la Société Protectrice des Animaux, ne serait-il pas aussi raisonnable de créer enfin une Société Protectrice de l'Enfance?

Dans l'intérêt de la morale, dans l'intérêt de l'humanité, dans l'intérêt du pays enfin, dont la population est la véritable force: il faut prendre sans retard les moyens de sauver la vie des enfants.

Afin d'aider à cette œuvre patriotique, je vous demanderai, M. le Rédacteur, de vouloir bien reproduire dans votre intéressant journal l'article suivant emprunté à la plume autorisée du Dr. Bouchut, médecin en chef de l'hôpital des enfants à Paris, et l'auteur d'un Traité des maladies de l'enfance qui est considéré de nos jours, comme le meilleur ouvrage sur le sujet.

L'autorité d'un médecin aussi célèbre venant confirmer tout ce qui a été dit et écrit à propos de l'alimentation prématurée qui est en effet une alimentation infanticide, finira par faire disparaître, il faut l'espérer, des préjugés funestes à l'enfance.

DR. GEORGE GRENIER.

« C'est une grande erreur de nourrir trop tôt les enfants qui, dans les trois premiers mois de la vie au moins, ne doivent prendre que le lait de leur mère ou de leur nourrisse. Au biberon et au verre, les résultats sont toujours moins satisfaisants; car le lait, depuis longtemps tiré de sa source, n'est plus vivant, il a même souvent subi un commencement d'altération de l'air, par acidité ou par formation d'influences, et, s'il est cuit, il est en partie dénaturé. Alors, ce lait, excellent encore pour l'homme, n'a plus toutes les qualités qui conviennent le mieux à l'enfant nouveau-né.

« C'est au sein que se font les plus beaux enfants, et toute nourriture prématurée est habituellement funeste. C'est contraire à ce que disent les prospectus des fabricants de farines, lactées ou non lactées, naturelles ou rôties, tirées du froment, de l'orge ou de l'avoine, mensonges à l'usage de ceux qui se laissent prendre aux réclames du charlatanisme plutôt que de croire l'expérience des médecins. Mais ce sont là des choses l'on ne peut empêcher et qu'il faut combattre par la publicité des bonnes doctrines.

« Que les mères veillent donc un instant réfléchir que le nouveau-né ne vient pas au monde avec des organes complets et qu'il achève au dehors ce que son agent vital a commencé dans le sein maternel: sa bouche n'a point de dents, preuve qu'il ne peut rien mâcher de solide avant la huitième ou le dixième mois; ses organes digestifs sont à l'état d'ébauche. L'estomac n'a que des glandes rudimentaires, dépourvues de suc gastrique, incapables de certains actes digestifs; sa muqueuse est lisse et mince, sa membrane musculuse est peu contractile, et il faut quelque temps pour qu'elle ait l'énergie voulue pour rouler la masse alimentaire, ce qui fait que le moindre écart de régime amène l'indigestion. Il en est de même des intestins, dont les organes contractiles et sécréteurs à peine formés sont encore en voie d'évolution.

« Il faut bien se le persuader: les organes du nouveau-né sont impropres à toute autre alimentation que le lait vivant, c'est-à-dire le lait non bouilli, récemment tiré, ou le lait pris au sein. Encore faut-il savoir que le Créateur a disposé les choses de telle façon que le nouveau-né ne trouve dans le lait de sa mère, aux premiers jours, qu'un lait clair, peu abondant, appelé *colos rum* et qu'il ne trouve de véritable lait qu'au bout d'une semaine. Il y a donc là une graduation de force du lait comme qualité et comme quantité, approprié à l'état rudimentaire des organes digestifs. Mais la nature va vite, et bientôt le lait de la mère devient plus riche et plus abondant en même temps que l'estomac de l'enfant est mieux formé.

« Voilà pour les principes et pour ce qu'il est de l'expérience médicale; mais si l'on veut savoir quelles conséquences résultent des infractions aux règles de l'hygiène du nouveau-né et ce que coûte l'alimentation prématurée des nourrissons, il faut examiner la mortalité des enfants d'un jour à un an, dans tous les pays et selon de mode d'alimentation adopté. ....

« Il résulte de plusieurs statistiques que la mortalité est cinq fois plus grande chez les enfants nourris au biberon que chez les enfants nourris au sein; de plus, que ceux qui sont nourris par leur mère meurent en nombre moitié moindre que les enfants nourris par une nourrisse. ....

« Pour les mères qui voudront réfléchir, ces données de la statistique, tout abrégées qu'elles soient, ont une signification incontestable. Les chiffres, ici d'accord avec l'observation en général, établissent que la nourriture des nouveau-nés au sein est celle qui donne le plus de chances de vivre, que l'allaitement par la mère est toujours préférable à l'allaitement des nourrisse, enfin que l'allaitement artificiel et l'alimentation prématurée sont de véritables provocations à la mort. Les cas particuliers de succès d'une pratique mauvaise ne prouvent rien, et si l'on peut citer des exemples d'enfants qui ont traversé les épreuves d'une alimentation vicieuse, ces exceptions n'infirment pas la règle générale.

« Ce qui manque aux jeunes mères de toute condition, de la ville et de la campagne, c'est la connaissance des besoins du nouveau-né et de l'enfant à la mamelle. La femme arrive à la maternité et commence l'allaitement sans se douter des devoirs, de la tâche qu'elle doit remplir; son inexpérience est absolue. La futilité même l'emporte souvent sur le nécessaire. On prépare le berceau, les bonnets, les chiffons destinés à embellir l'enfant, mais on ignore les moyens de le conserver. On s'en rapporte à la nature, et on se dit qu'ayant créé l'enfant et le lait, l'un et l'autre s'arrangeront toujours bien ensemble. Si l'on s'en tenait là au moins! mais on veut la violence, cette nature intelligente et protectrice, et au lieu de s'en tenir au lait, dont on force la quantité sans savoir celle qui convient, on donne des soupes avant que la nature n'ait formé l'estomac pour les digérer.

« Dans cette alimentation surabondante ou prématurée de l'enfant à la mamelle est le principe du dépérissement, des maladies et de la mort, dans la première année de la vie. Un peu plus de soins et de connaissances pourraient diminuer cette mortalité. Que les femmes y réfléchissent donc; qu'elles apprennent ces règles d'hygiène de l'enfance, si simples en apparence et si faciles à exécuter.

« Un nouveau-né ne doit têter que toutes les deux heures, pendant le jour, et une fois la nuit, entre neuf heures du soir et six heures du matin, ce qu'il lui fait environ huit à dix tétées par jour.

« Ce n'est qu'au cinquième mois au plus tôt que l'on peut commencer l'usage du bouillon et des féculents. Alors l'estomac est mieux préparé. Les bouillies à l'arrow-root, à sagou au tapioca, à la farine de froment et d'avoine, à la biscotte, etc., peuvent être données une fois, puis deux fois par jour, concurremment avec le lait de la nourrisse.

« Ces données sont entièrement applicables à l'élevage des enfants au biberon, et si l'on a de bon lait, ce qui se rencontre à la campagne, on peut réussir dans l'allaitement artificiel. La réussite est moins probable que par l'allaitement au sein, mais enfin on peut réussir. Il faut alors se rappeler les quantités de lait à donner dans les vingt-quatre heures et ne pas faire usage de bouillie avant le cinquième mois.

« Au sein ou au biberon, le nouveau-né ne doit vivre que de lait; c'est une erreur de croire qu'on peut accélérer sa croissance en faisant usage d'aliments solides, féculents ou autres. Cette alimentation prématurée les tue en grand nombre par l'inflammation aiguë ou chronique des entrailles et par le rachitisme.

**DEUX MILLE DEUX CENTS LIEUES EN CHEMIN DE FER**

(Suite)

Nous voici arrivés à Ogden, après cinquante-quatre heures de marche depuis le départ d'Omaha; il nous reste encore trois cents lieues à faire pour atteindre San Francisco, et nous sommes à 4300 pieds au-dessus du niveau de la mer. Nous avons donc dégringolé d'un peu près quatre mille pieds depuis le sommet des montagnes Rocheuses; heureusement que cette chute a pris deux jours, ce qui la rend aussi insensible que celle d'un gouvernement local.

A Ogden, nous restons une heure et quart pour transférer le bagage dans la nouvelle ligne qui s'appelle *Central Pacific* et qui doit nous conduire jusqu'au terme du voyage. Ceux qui ont besoin de se restaurer trouvent un excellent hôtel à la gare et plusieurs autres dans les environs; ce que j'appelle ici *environs*, c'est ce qui se trouve immédiatement à portée du voyageur. Ogden n'est pas une ville incommensurable; on en ferait le tour en quinze minutes; mais elle est mignonne, parsemée de bosquets, rafraîchie par de petits ruisseaux qu'a amenés l'irrigation, et exhalant un parfum d'autant plus suave et délicieux qu'on y est moins préparé et que la tête est encore remplie de la brûlante atmosphère du désert.

La population d'Ogden est de trois mille cinq cents âmes en chiffres exacts; il faut être précis lorsqu'il s'agit d'une ville peuplée aux deux tiers par des femmes; en effet, Ogden est une petite ville mormone dont les écoles et les églises sont sous la direction des Saints du dernier jour. *Les Saints du dernier jour!* quelle appellation; j'étais bien que les mormons ne s'en lassent dans l'attente. La sanctification par la polygamie est un de ces paradoxes délicieux qui font venir l'eau à la bouche des gentils, et s'ils ne se convertissent pas davantage au mormonisme, c'est que l'excès du bonheur effraie encore plus les constitutions délicates que celui des mortifications.

Nous sommes ici en plein dans le territoire de l'Utah qui a vingt-deux mille lieues carrées et qui abonde en mines d'or, d'argent et de fer; je ne veux pas appuyer sur ce dernier détail toujours navrant. L'Utah fut d'abord établi en 1847 par les mormons cherchant un refuge contre la persécution dont ils étaient l'objet, et en 1849, eut lieu la première élection du gouverneur qui n'était autre que Brigham Young. L'Utah s'appelle ainsi le territoire de Deseret; il était absolument inconnu aux blancs; aujourd'hui sa population est de cent trente mille âmes.

Ceux qui veulent aller d'Ogden à la ville du Lac Salé n'ont qu'à prendre un embranchement de chemin de fer de trente-cinq milles qui les y conduit en deux heures et qui les ramène le lendemain; et ils verront un petit Eden de fleurs et de parterres, et peut-être aussi Brigham Young, dont il faut absolument dire un mot.

Brigham Young, le plus heureux des hommes, a déjà soixante-trois ans passés et presque autant de femmes. Pour être de bon compte, il faudrait lui donner au moins trois cents enfants, ce qui pourtant n'est rien à comparer avec la postérité qui fait concurrence aux sables de la mer. Mais un

patriarche moderne, venu dans un monde trop vieux, comme dit Mignet, ne saurait avoir autant de prétentions. Pour montrer jusqu'à quel point tout est contraste dans la vie, le chef des derniers saints fut d'abord un méthodiste; mais à peine avait-il lu le livre des mormons qu'il embrassait avec ardeur la religion nouvelle et était déjà, en 1835, sacré l'un des douze apôtres. On voit qu'il était prédestiné. Il partit alors pour l'Angleterre où il fit quelques milliers de prosélytes, et publia le *Millennial Star*, le premier des journaux mormons, qui paraît encore aujourd'hui. A son retour, il trouva ses coreligionnaires établis à Nauvoo, dans l'Illinois; la persécution ne leur y laissait pas un jour de repos, ils étaient à toute heure menacés d'extermination et même plusieurs d'entre eux avaient déjà été assassinés.

Brigham comprit alors qu'il fallait à tout prix quitter Nauvoo et chercher un asile où lui et les siens seraient dérangés à l'abri de tous les dangers. Ils se dirigèrent d'abord vers le Missouri et y résidèrent deux ans à Council Bluffs, puis atteignirent en 1847 le Lac Salé où Brigham Young, devenu président de ce secte, organisa immédiatement une communauté. Comme ce territoire appartenait alors au Mexique et qu'il n'y avait aucune sorte de gouvernement établi, les Mormons y constituèrent un état provisoire sous le nom de Deseret, et Brigham en fut élu gouverneur, position qu'il occupa jusqu'en 1859, époque à laquelle ce territoire ayant été cédé aux Etats-Unis, changea son nom pour celui d'Utah, tout en demeurant sous la loi du gouverneur Young.

Telle est en deux mots l'esquisse biographique d'un des hommes certainement les plus extraordinaires de notre temps. Ce qu'on a dit de sa puissance de volonté et de son inflexible détermination n'a rien d'exagéré; un amour extrême de domination et l'absolutisme de ses principes l'ont parfois même poussé jusqu'à des crimes horribles, crimes qui restèrent impunis par raison d'état sans doute; mais ce qu'on ne connaît pas assez de lui, ce sont ses bons côtés et les services véritables qu'il a rendus. L'un de vouloir former, comme on la prétend, la ville du Lac Salé à toute atteinte de l'extérieur, Brigham Young a fait tout en son pouvoir pour développer les communications de tout genre, voies ferrées et télégraphiques, canaux à express et de diligence, etc. A son appel les Mormons ont travaillé en masse au chemin de fer du Pacifique, et ont construit en entier l'embranchement qui mène à leur ville; ils en sont les propriétaires et Brigham Young l'administre.

Depuis quelques années toutes les dominations religieuses ont réussi à s'implanter dans la ville du Lac Salé, mais les écoles libres n'ont pas eu le même succès. On y compte trois journaux quotidiens, dont un seul encore est gentil ou profane, sur une population d'environ dix mille âmes.

Le Tabernacle, dont la renommée est aujourd'hui universelle, est un immense édifice de forme oblongue, ayant une longueur de deux cent cinquante pieds et une largeur de cent cinquante; quarante-six piliers soutiennent son immense voûte, la plus grande de tout le continent américain, si l'on en excepte le *Grand Union Depot*, récemment construit à New-York. La hauteur de cette voûte est de soixante-cinq pieds, et elle semble n'être qu'une seule et même pièce, comme un dos de tortue.

Le Tabernacle peut contenir huit mille personnes assises; il ne sert pas seulement aux exercices religieux, mais à toutes les solennités et à toutes les réunions des Saints, qui n'ont rien de mieux à faire en attendant le dernier jour.

Peu après avoir quitté Ogden, on côtoie les bords du Lac Salé, pendant deux ou trois heures. On y a rive par de nombreux détours au milieu de souriantes vallées dominées par des promontoires s'élevant jusqu'à une hauteur de dix mille à douze mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et couverts de neiges éternelles. Le grand Lac Salé est un phénomène de la nature. Il a quarante-deux lieues de long sur quinze de largeur et renferme plusieurs îles qui sont de véritables oasis. Ses eaux sont si salées qu'aucune espèce d'être ne peut y vivre et que les gibiers de mer s'en tiennent toujours à distance, dans les joncs qui l'avoisinent. Il n'offre pas de débouché et cependant il reçoit les flots de plusieurs rivières; c'est l'évaporation qui absorbe cet énorme volume d'eau qui finirait par inonder plusieurs territoires à la fois si aucune cause ne venait le diminuer.

Cependant, malgré l'activité incessante de l'évaporation, on a constaté depuis la colonisation de l'Utah, depuis que le sol aride a été changé en terrains productifs et florissants, que les eaux du lac se sont élevées certainement de deux à trois cents pieds en moins de vingt ans. Voilà certainement un fait digne de toute l'attention des géologues. Le lac voudrait-il reprendre son ancien empire qui s'étendait jadis jusqu'à une hauteur considérable des monts qui l'entourent? A quelle époque des temps géologiques avait-il atteint cette altitude, c'est ce que rien n'indique; peut-être les montagnes se sont-elles élevées elles-mêmes par l'action volcanique au-dessus de leur niveau primitif; quoi qu'il en soit, c'est un fait certain que ses eaux ont haussé de douze pieds depuis vingt ans, mais cela n'a rien changé à leurs propriétés qui sont éminemment salubres aux baigneurs, surtout dans les maladies chroniques; elles sont chaudes et si agitées qu'on peut flotter à leur surface sans presque aucun effort; il y a de nombreux valétudinaires qui vont tous les ans y chercher la santé et la vigueur, et qui en reviennent robustes, assurés d'une longue vie; c'est une véritable fontaine de Jouvence; seulement il ne faut pas en boire, à moins qu'on veuille se mariner tout vivant.

Nous allons maintenant parcourir au pas de course le chemin qui nous reste à faire pour atteindre la Californie. Voici d'abord la chaîne des Wahsatch que l'on franchit d'un bond, puis le désert encore une fois sous le nom d'*Alcidi plains*. Rien n'égale la désolation qui entoure ici le regard de tous côtés; de petits côtes aux montagnes coupent seuls l'uniformité des longues et épaisses couches de sable qui gisent sur le sol comme un linéol gris; çà et là la plaine semble s'affaisser et mouille timidement le bas de son manteau sablonneux dans les marais qui se détachent successivement jusqu'à une longue distance du Lac Salé; on en a conclu avec raison qu'autrefois le désert alcalin n'était qu'une partie du lit du grand Lac; du reste, de nombreux faits le démontrent et la géologie n'a guère eu de champ plus assuré; mais laissons la aux savants, l'étude des transformations terrestres étant antipathique à mon récit.

Plus loin, nous atteignons la chaîne des Humboldt plus considérable que celle des Wahsatch qui ne sont guère qu'un encadrement au bassin primitif du Lac Salé; le chemin de fer parcourt ici des vallées et des méandres souvent riches en pâturages, arrosés de temps à autre par de petites rivières serpentant au milieu de broussailles d'arbustes au feuillage scintillant. C'est dans une de ces vallées que se trouvent ces étranges puits naturels à peine visibles à l'œil du voyageur et dont une légère bordure d'herbe indique seule la présence. Ces puits sont au nombre d'environ une vingtaine, et offrent un orifice pres-